Nos frères

LAT Éditions 2021

Avec :

Lætitia Berlioz, Jean Diharsce,
EnfantdeNovembre, Bernard Guy,
Souad Hajri, Maria Ivaldi, Kaloup,
Lénaïg LBK, Sophie Lucide, Yves Matta,
Emmanuelle Ménard, Carole Raymond,
Henri-Pierre Rodriguez, Rémy Verneuil

Lectrices, lecteurs,

C'est avec joie que LAT vous présente son sixième recueil collectif, consacré à nos frères les arbres.

Après l'amour, les labyrinthes, l'incarnation, l'enfance et les villes mutantes, les auteurs se sont retrouvés à l'ombre, auprès de l'arbre où ils vivaient heureux..

Plongez au fil des pages dans une forêt nouvelle, unique et profonde, des humeurs des humus, terreau fertile qu'ensemble ils ont créé... pour vous faire lire.

De l'arbousier au baobab, du chêne au frêne, du manguier au pommier, arbres amis, arbres frères, arbres intérieurs, ils expriment par capillarité la sensibilité de leurs regards croisés.

Et si la forêt était notre meilleur alliée face au changement climatique ?

Déambulons avec joyeuse témérité d'arbre en arbre, suspendons-nous à leurs branches comme des enfants sauvages, semons, perdons-nous dans les bois merveilleux, écoutons-les, qui nous annoncent un printemps nouveau à humer de tous nos sens !

Bonne lecture 💚

Sof &Tof '

Un passage se crée...

Table des matières

Ligneux – - - - - - - - - - - - - - Yves Matta

Cœur de bûcheron - - - - - - - - -Emmanuelle Ménard

Tutoyer le vent - - - - - - - - - - - - Jean Diharsce

Tant qu'il y aura des arbres - - - - Sophie Lucide

Cinq arbres défunts - - - - - - Kaloup

Les caroubiers - - - - - - - - - - Souad Hajri

Mon arbre - - - - - - - - - - - - - - - Henri-Pierre Rodriguez

Au cœur des arbres - - - - - - - - - Lætitia Berlioz

Il avait mille ans - - - - - - - - - - - - - Bernard Guy

Eaux vives - - - - - - - - - - Carole Raymond

Tot'aime - - - - - - - - - - - Enfant de Novembre

L'arbre de vie - - - - - Maria Ivaldi

Le pommier - - - - - - - Rémy Verneuil

L'arbre de l'oubli - - Sophie Lucide

L'arbre et l'ours - - - Lénaïg LBK

Le retour - - - - - - Emmanuelle Ménard

LIGNEUX

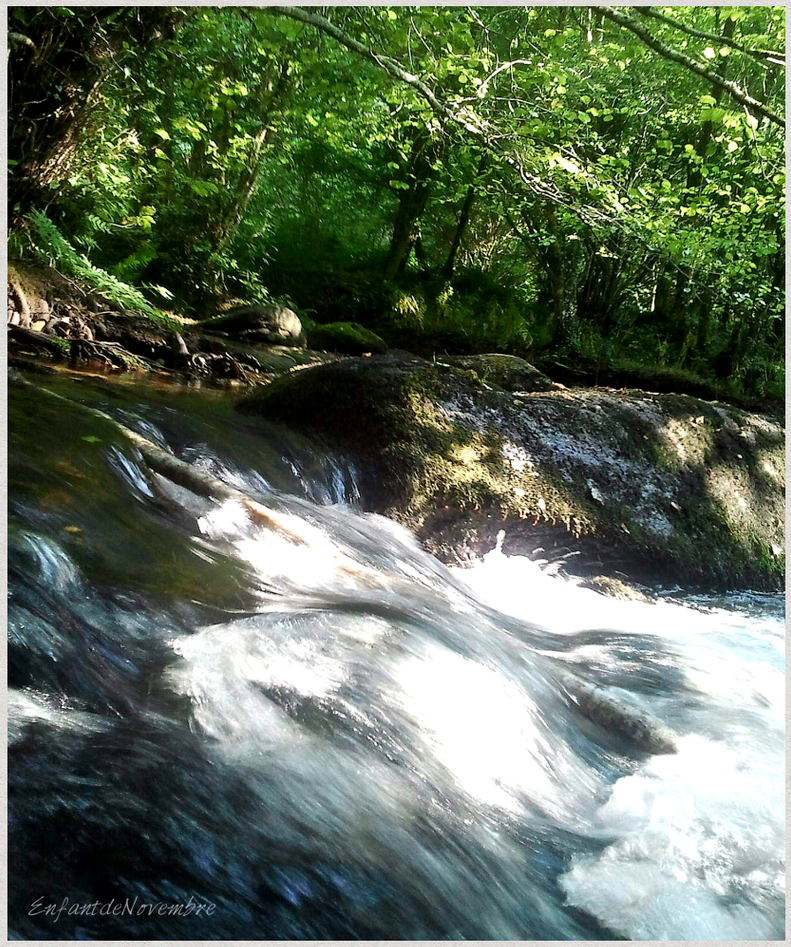
Yves Matta

Sens-tu dans ton corps l'arbre ligneux
que je suis car je sens un arbre
dans mon corps
Il a trouvé l'amour de lui-même
au-delà et au-dedans.
Mais il me faut ce temps d'inertie
et puis les arbres tournent dans le
ciment de l'énergie – en silence du bruit
de la fureur

tu es arrivée à une limite où je vois
l'onde de tes yeux qui dansent.

CŒUR DE BÛCHERON

Emmanuelle Ménard



La forêt signe ton nom
et tu grandis au ciel comme à la terre

Dans cette solitude qui t'étoile
il y a les Hommes et les enfants
les animaux aussi
qui boivent à la rivière…

L'eau comme ton sang ivre
L'eau qui coule dans la sève

Bûcheron et qui trébuche
sur des notes de musique
quand le vent dans les feuilles
porte la nouvelle clef

Celle des possibles Ailleurs
et de la flamme qui veille.

TUTOYER LE VENT

Jean Diharsce

Et de quoi voulez-vous donc que je parle ?

Je n'ai pas poussé droit, mais j'ai poussé quand même ;
je continue encore à grandir, apprendre à chaque jour qu'il fait.

Je vous montre l'écorce et je garde pour moi, ce qui, en creux de sève,
s'écorche de sanglots ou de trop fort de sang.

Sans doute que le vrai est au cœur de la boucle sans que ce soit un nœud,
le tour qu'on fait de soi quand on sait qui l'on est.

Sans nul besoin de rêves, ni d'envols au-delà.
Les racines en sable qui retiennent la dune.

Et s'il ne faut demain que tutoyer le vent, je lancerai des mots à qui les entendra.

C'est un oiseau, hier, qui m'aura planté là. Il se pose sur moi.

TANT QU'IL Y AURA DES ARBRES

Sophie Lucide

Quelques arbres déracinés coupaient le sentier emprunté pour faire le tour de l'île que nous découvrions sous le soleil inattendu de ce mois d'octobre, juste après la tempête. Celle-ci se nommait Alex, on devait avoir fait le tour de l'alphabet. J'en avais connu quelques autres sur mon parcours qu'à vue de nez, j'évalue aux trois-quarts. On nomme les tempêtes mais on ne fait pas son deuil d'un arbre majestueux étendu sur un chemin sablonneux, tandis que par ailleurs, la végétation plus fragile ne semble pas avoir trop souffert. C'est étrange.

Ce corps fauché d'une pièce, on pourrait avec un peu de force le remettre d'aplomb, mais on le laissera là, avant de le débiter pour réchauffer nos âmes mortes. Il me semble encore vivant, il fait encore partie du décor. Mais il ne compte déjà plus.

Les arbres qui jalonnent une vie, les compte-t-on avant de s'endormir ? Les arbres des forêts qui frémissent ; les arbres des villes, menottés ; les arbres des appartements qu'on empêche de pousser ; les arbres des jardins taillés au cordeau ; les arbres généalogiques dont on dévoile les racines pour s'y entraver ; les arbres des routes, meurtriers…

A Nantes, juste avant d'arriver au château, il y en a un carrément couché qu'on a attelé pour qu'il poursuive sa vie de fainéant. Ce pourrait être mon arbre jumeau. Quel serait celui de l'ami que je m'apprête à retrouver le long des courtines entre deux tours ? Je me suis postée au pied d'un drapeau breton, après avoir dévisagé les badauds du premier dimanche du mois. J'ai renoncé ensuite, j'ai trouvé ça gênant. Je compte sur son discernement, après tout je suis reconnaissable tandis que son visage m'est inconnu. Je le connais par son écriture, cela signifie pour moi, que je le connais intimement. Je l'imagine dans un halo, une sorte de brouillard, un

flou artistique. Mais aujourd'hui, malgré une pluie intermittente, tout est illuminé. Pour se reconnaître sous un masque, c'est devenu compliqué même si cela ne change rien pour nous. J'ai retiré le mien pour allumer une cigarette. Je fume davantage depuis cette ordonnance, c'est le seul moyen de se démasquer.

A Montpellier, celui dont on parle le plus n'en est pas un. C'est l'Arbre Blanc, que l'on observe avec circonspection depuis qu'il a été médaillé. C'est un immeuble moderne où il ferait bon vivre si on en a les moyens. Une sorte d'HLM, genre Habitation au Luxe Mirobolant. Il en existe un autre, un vrai, qui a défrayé la chronique en passant, un chêne centenaire qu'on s'apprêtait à arracher pour y construire un parking, je crois. Les riverains se sont émus de son sort, des pétitions ont été signées. On attend le verdict, qui, à mon avis, n'ira pas au-delà de la trêve des expulsions des pauvres qui débutera bientôt et laissera jusqu'au printemps un répit aux indigents.

On a partagé nos points de vue le temps de boire un verre, le temps était compté et dans ce contexte on tend à aller à l'essentiel, sauf que notre essentiel semble suspendu. On a beau refuser la paranoïa collective qui s'installe, qu'on en mesure tout de même ses effets délétères. On ne s'y reconnaît pas, on voudrait être ailleurs, mais cet espoir-là est parti en fumée car il n'y a plus d'ailleurs, tout le monde vit la même chose alors il ne nous reste plus qu'à comparer nos vies encore plus insipides pour nous convaincre qu'on s'est bel et bien fait rouler dans la farine. Mais on cherche encore une voie de sortie, on se triture les méninges, c'est le propre de l'homme : trouver des solutions aux problèmes qu'il a créés de toutes pièces. On évoque les enfants qui grandissent sous le regard affligé de nos visages masqués. Nous sommes ces enfants. J'aurais voulu le prendre dans mes bras et le serrer très fort, j'étais émue autant que lui. Nous nous sommes étreints tout de même, mais timidement.

Tant qu'il y aura des arbres, nous pourrons lever la tête pour évaluer une ascension probable. J'ai renoncé à fouiller les racines, je lève mes yeux vers la cime, c'est là que ça frémit. Là où le vent glisse pour faire chanter les feuilles. Là, qu'est la poésie.

CINQ ARBRES DÉFUNTS

Kaloup

Défunt baobab

A l'ombre parfumée des frangipaniers assoupis,
la foule se presse doucement
Chênes et châtaigniers ouvrent la marche
suivent
un vieil orme décati, des buissons de ronces noires,
un bouleau aux paumes immaculées, le citronnier étourdi de canicule
aucun séquoia attristé mais une belle avenue de platanes centenaires

sous la canopée, bruisse le souvenir

la forêt au complet a fait le déplacement
deuil solidaire, chagrin solitaire pour chacun
une meute apeurée d'arbres s'est parfois perdue en chemin
la mémoire leur revient toujours
ils inondent de sève les mots en panne
tous estiment et célèbrent la sagesse du départ

Un baobab qui meurt est un baobab honoré,
Un baobab qui meurt ne meurt donc jamais.

Défunt chêne

Il y a ce chêne
verticale puissante
qui aspire les nuages et les arrime à mes pensées volatiles
ballasts essentiels
pour vaquer à mes ruminances quotidiennes

le deuil n'a aucun sens

la vie me poursuit par-delà ma ramure et mon tronc,
les nichées de geais et mes tutélaires racines

le chêne a faim de mes vies
il assiste il pallie il supplée

il entonne il rechigne il bouscule
immobilité feinte car
le chêne se déplace en moi
dispense son ombre sonore sur mes plaies invisibles

son voisinage de saules larmoie matin et soir

lui, me regarde du haut de son siècle
cligne de l'œil
me caresse les tempes d'un chagrin vert et frais

salés sont les silences de sa bouche de sève
sur mes lèvres amoindries

Défunt saule

Force des larmes essoufflées
tu ploieras soudainement
conquis et conquérant
sous les averses du passé

une œuvre rare
une peine essentielle
un manque palpable parfois soudain
un panache flamboyant

les ruisseaux chevelus du monde éparpillé
les tornades humides
les mots absents
le torse blotti sous des doigts entiers

tu supportes tu esquives plies et supplies

dans l'aurore des deuils infinis
tes larmes forment une armée farouche

Défunt flamboyant

Je vous adresse, défunt flamboyant, cette supplique sans facétie.
De vos dizaines de mètres de hauteur, en cet espace javanais inexploré, vous aviez, ce jour-là, tenue d'apparat. Certes, vous ne me narguiez pas. Vous arboriez vos grappes rutilantes au sein même de votre imposant feuillage puisqu'imposant feuillage il y avait, obscènement vert (et non-vert pour moi).
Vos feuilles naviguaient à vue, frondaison insolente aux courants inavoués parmi lesquels d'inédits oiseaux s'éclaboussaient.
Sous votre tronc imposant que je devinais très lisse et presque gris, les flancs d'un volcan menaçant.
Effrayant Merapi aux grondements rauques omniprésents.
D'aucuns autour de moi s'esclaffaient sincèrement de vous constater flamboyant entre ce vert (ce non-vert pour moi) et ce carmin apparent. Ainsi vous portiez bien votre nom !
De rouge il n'y avait point pour mes pupilles équivoques mais j'allais à l'époque jusqu'à admirer ce non-rouge qui obstruait ma vue. Mes lèvres formaient des rondeurs ébahies, ponctuées de souffles silencieux. Mentant effrontément.
Vous excuserez-vous, défunt flamboyant, de m'avoir piégé par mon achromatisme héréditaire ?
Certes d'ailleurs, existez-vous-même aujourd'hui encore ? Perdez-vous vos feuilles à la saison mauvaise ? Fleurissez-vous au bon moment pour épater les chalands ? Blessez-vous les daltoniens en leur cachant vos houppes écarlates ?
Je ne sais si vous lirez cette lettre, j'ai puisé de la sève de châtaignier pour former les quelques lettres des quelques mots de ma présente prière.

Défunte mammée

Chez les arbres
Peu de féminin
Peu de pommes
Peu de temps
Peu de vie
Peu d'alerte maximale
Peu de gestes brusques
Peu de feulements intimes
Peu d'écart
Peu d'absence
Peu d'étreintes inabouties
Peu de retour sur soi
Mais
avancer dans le tohu-bohu d'ici
Démêler l'homme de l'ivresse
Enrichir la bouche de vitamines solaires
pour un Magnum, deux Jéroboam, trois Réhoboam,
quatre Mathusalem, cinq Salmanazar, six Balthazar,
sept Nabuchodonosor, huit Salomon ou Melchior,
neuf Souverain, dix Melchisédec
lent décompte de flacons végétaux
de souvenirs de plus en plus volumineux
laissant place itou
à
une flopée d'amour
un zeste déplacé

une burette d’huile de cœur
une brassée de phalanges
et
un avenir
à
vivre

LES CAROUBIERS

Souad Hajri

Quelque soit le temps
Il fait toujours beau
Dans mes yeux d'enfant
Que le soleil brille
Que la terre soit inondée d'eau
Que les arbres soient nus
Ou debout dans leurs feuilles
Quelque part
On entend chanter l'oiseau...

~~~

Forts étaient mes caroubiers
Poussant au milieu des fleurs
Ils me servaient leur ombre
Leurs fruits si bons si tendres
Qui fondaient dans ma bouche
comme barbe à papa

Hier sur le chemin de l'école
Je marchais sur leurs folioles
Oyant leur doux craquage
Sous mes pieds d'enfant roi
Que je fus autrefois
~~~

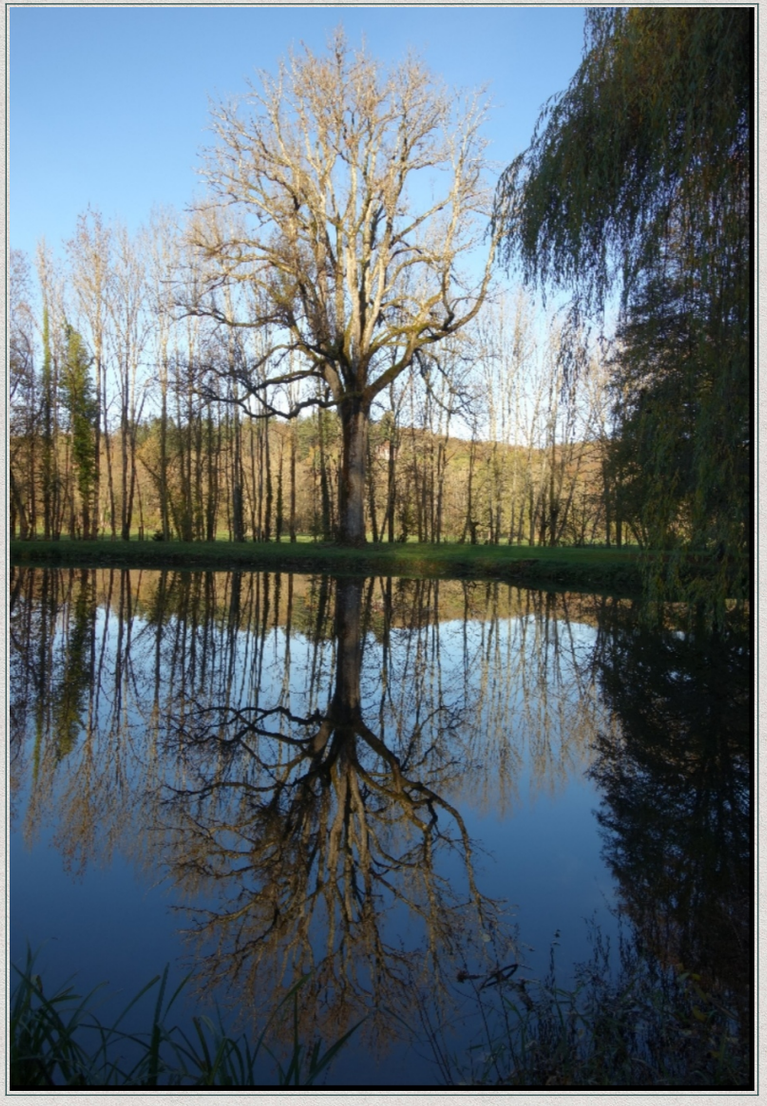
Aujourd'hui,
Plus de champs plus d'arbres
La pierre a jeté sa pénombre
Dans mes yeux fatigués
En quête d'entrelacs

Au lieux de genêts en fleurs
De bleuets et primevères
Les balcons nous offrent
Un étalage impropre
orné de sous-vêtements et draps

A la place de l'oiseau chantant,
Voici monsieur Homme
Perché là-haut sur les dômes
Pleurant dame nature
Tuée par ses mains.

MON ARBRE

Henri-Pierre Rodriguez



Qu'est-ce qui m'a poussé, moi, le citadin, l'arpenteur de rues, l'habitué des dîners en ville, le fouineur de passages et autres lieux insolites, à aller planter mes pénates dans une campagne du fin fond d'une province oubliée, sans folklore particulier ni fleurons gastronomiques avérés ?

Un bout de pays aux confins de la Champagne et aux abords de la Lorraine, ignoré des guides touristiques malgré des richesses patrimoniales connues des seuls initiés.

Pourtant la Haute-Marne fut riche, très riche grâce à l'industrie de la fonte, il est peu de villes d'Europe ou des Amériques qui ne s'ornent d'une fontaine monumentale ou d'un monument commémoratif, et combien d'églises aussi n'abritent-elles sous leurs voûtes des saints, des anges et des bénitiers crachés par le feu et enfantées par les moules de sable de ses aciéries.

Puis, à la fin du XIXe siècle la découverte de minerai plus à l'est sonna le glas d'une activité pour laquelle les dieux Moloch des hauts-fourneaux dévoraient inlassablement les arbres des immenses forêts abattus et transportés jusqu'à leurs gueules par les chars tractés par de puissants chevaux.

Le silence tomba sur le pays qui se vida de ses habitants au profit des régions donnant du travail à ceux qui n'avaient pour toute richesse que la force de leurs bras ; pour exemple, mon village, Charmes en l'Angle, comptait 176 habitants en 1872 et il y en a 9 aujourd'hui : en 1876 les hauts-fourneaux, pourtant parmi les plus modernes, ne trouvèrent pas preneur…

Peu à peu, la forêt reprit ses droits et l'exploitation forestière est devenue la principale activité économique, charmes, frênes et hêtres principalement couvrent les croupes jusqu'à enlacer vallées et plateaux dans la célébration des noces de la sylve et de la culture.

C'est l'ancienne maison de maître de forges que j'habite, une maison des bois, couronnée de forêts qui couvent la grande bâtisse néo-classique au milieu de son parc à l'anglaise aux frondaisons séculaires.

Des arbres donc, sauvages en périphérie, plantés dans le domaine par des amoureux d'essences rares et exotiques, et je réponds donc à la question posée en préambule : c'est parce que lui vint, sans crier gare, un amour immodéré des arbres allant jusqu'à la fascination, que le rat de ville se mua en rat des champs.

Le parc de la grande maison, s'il se haussait du col, pourrait se la jouer « arboretum », les essences endémiques, elles-mêmes, pourraient s'inscrire à l'inventaire des arbres remarquables tant leur ancienneté les rend vénérables ; et puis s'y sont ajoutées, au gré des caprices de mes prédécesseurs des essences venues d'ailleurs comme les acacias, tulipiers de Virginie, cyprès chauve, sequoia,ginkgo,etc.
Je les connais presque tous, « mes » arbres, je leur rends visite et m'entretiens en silences entendus avec eux, mes mains flattent affectueusement leurs écorces pour certaines lisses, pour d'autres rugueuses et tavelées ; parfois aussi, je les enlace et, l'oreille collée à leur tronc, ils me gratifient dans leur grande sagesse de l'apaisant message de qui connaît la suprématie du Temps sur les vaines tribulations des temps ; ils ont en eux la force du pérenne nourrie de tant de mémoires d'hommes dont la chaîne des impermanences tissent le fil d'éternité…

Mais ce n'est pas d'un bel exotique que je veux vous parler, non, je veux ici rendre hommage au géant vénérable qui, entre étang et rivière, se dresse orgueilleusement et, colossal Narcisse, se repaît de son image dans l'eau étale.
Il est difficile de faire un choix, mais ce frêne a créé une interdépendance tellement fraternelle entre lui et moi qu'il m'est devenu particulièrement cher.

Lors de notre arrivée ici, il y a vingt ans, le majestueux ancêtre nous apparaissait toiser les lieux pour l'éternité et forçait l'admiration par sa silhouette particulièrement harmonieuse : un fût droit, vigoureux et élancé, une colonne trilobée comme si sa puissance participait de l'union de trois arbres unis dans un orgueilleux défi au temps.

L'élan vers le ciel se ramifiait en une presque parfaite symétrie de calice comme une offrande aux nues ; le vertige naissait de la contemplation de ce patriarche dont les racines plongeaient dans la profondeur chtonienne du passé, des passés enfouis dans les sédiments des vies d'avant et dont les branches à l'ordonnancement impeccable s'élevaient comme une oraison vers les futurs.

Un arbre dépositaire, un arbre offertoire, un arbre trait d'union entre ce qui fut et ce qui s'annonce.
Un arbre nous ramenant à notre frêle mais indispensable condition de maillon dans la chaîne du Temps.
Mais, les temps longs ont aussi un terme, l'inéluctable du fil des Parques ne s'applique pas qu'au court séjour des humains sur terre…
Il y a quelques années la « maladie des frênes » qui depuis l'est progressait de soixante-dix kilomètres par an, vint faucher la vie d'arbres qui, depuis « toujours », faisaient partie de notre paysage ; beaucoup d'entre eux, parmi les plus jeunes, squelettes dénu-

dés d'un hiver sans retour, séchèrent sur pied, d'autres, plus vigoureux ou mieux abrités du souffle de mort y laissèrent quelques branches qui, lors de la feuillaison suivante, pendaient lamentablement parmi les rameaux rescapés.

Notre grand frêne ne nous inquiétait pas, en deux siècles de vie au moins, il en avait vu bien d'autres, il saurait vaincre les miasmes venus d'ailleurs…
Mais, le printemps d'après, quelques rameaux essayaient de verdir péniblement tandis que plusieurs branches, devenues « dangereuses » tendaient leur sèche supplication vers le néant annoncé. .

Les forestiers et les gens du pays essayaient de nous faire accepter la fin du totem de la maison ; il faut bien, n'est-ce pas accepter la mort, y compris celle des arbres, et puis, l'art du jardinier paysager ne doit-il pas aussi jouer avec une quatrième dimension, le temps ? Mieux valait abattre le géant et penser à le remplacer par la jeune pousse prometteuse qui dirait notre passage aux générations futures…
Nous refusâmes de nous résigner.
Envers et contre tout, nous diligentâmes une escouade de cordiers funambules pour délester le bel arbre de ses moignons morts tout en sauvegardant la distribution si harmonieuse de sa ramée ; ce fut fait l'automne dernier.

Je lui ai parlé à « mon » arbre, de près, de loin en ouvrant ma fenêtre, je lui ai dit combien il m'était indispensable, combien ses histoires s'inscrivaient dans l'histoire des lieux, qu'il ne devait pas nous quitter et que rien ne serait plus réconciliant que de savoir qu'il intégrerait mon passage sur terre pour témoigner, plus avant, de celui qui fut pour un temps dépositaire des lieux, et je dis bien dépositaire car, propriétaire, nous ne le serons jamais de rien.
Et, l'entente, le dialogue, le besoin de lui et son besoin de moi, se sont conjugués pour nous offrir, ce printemps dernier, une nouvelle verdeur, une jeunesse retrouvée ; le rythme des saisons, inexorable, a dépouillé notre arbre bien-aimé de la fastueuse livrée d'automne de bruns brodés d'or et de pourpre.
Dans l'attente du renouveau prochain, la magnifique symétrie d'ostensoir des branchages offre à nouveau au ciel l'offrande de sa prière.

« L'arbre tordu vit sa vie, l'arbre droit finit en planches.»

Proverbe chinois

Au coeur des Arbres

Des Arbres, l'Univers
Vous voici sur le seuil,
Ecoutez, bien ouverts,
La chanson de leurs feuilles.

Comptant les millénaires
Qu'ils ont toujours à l'œil,
Ces piliers de la Terre,
En leur sein vous accueillent.

La connexion opère,
Sentez cette énergie,
Venez respirer l'Air
Des sources de la Vie.

En caressant l'écorce,
Parchemin de l'histoire,
Vous contactez la Force
Du coeur de la Mémoire.

Une odeur de résine
Vous remplit maintenant,
Reliés à vos racines,
Vous visitez les temps.

Voyez que l'Origine
Naît perpétuellement,
Que votre âme y chemine
A chaque instant présent.

La cime de vos rêves
Est à votre portée,
En vous coule la sève
De votre destinée.

Châtaignier comme Chêne,
Aubépine ou bien Hêtre,
Vous livre ici les graines
A cultiver dans l'Etre.

Juin 2015,
Laëtitia Berlioz

IL AVAIT MILLE ANS

Bernard Guy

Sur un autre continent et sous d'autres méridiens où les saisons toujours chaudes se faisaient tour-à-tour sèches puis humides, là-bas donc vivait à même la rive du fleuve au débit gigantesque, un manguier impressionnant que les gens du cru prétendaient millénaire…

Moi j'avais cinq ans …

Sans racines, mon enfance solitaire, chahutée de lieu en lieu, ne pouvait espérer produire jamais la moindre ramure…

En jachère de la vie qui s'ouvrait à peine, je retrouvais chaque jour, abrités sous l'arbre, mes amis de l'époque, marins de passage, trafiquants de quais, filles de couleur aux manières explicites qui m'avaient adopté et veillaient sur ma candeur entre deux passes rapides…

Assis en tailleur, les yeux mi-clos, les mains jointes sur un bâton usé, les vieux me parlaient avec respect de l'ancêtre feuillu qui ne donnait plus de fruits depuis une éternité mais remplissait une fonction sacrée : un arbre de justice des siècles passés…

On y célébrait les héritiers des dynasties locales lorsque mourait un roi, les rites animistes à la pluie, à la lutte contre la disette, la maladie, la cueillette trop rare, la chasse trop maigre, l'inondation…

Comme divinisés par son ombre épaisse, le souverain et sa cour y rendaient une justice admise de tous par l'usage et l'impossibilité d'y déroger…

Les sentences étaient immédiates : privation de liberté, enchaîné au tronc durant un temps ou jusqu'à ce que mort s'ensuive, mutilations, coups de chicotte, pendaison…
Les gosses grimpaient dans ses branches solides, les oiseaux y faisaient halte et on y arrimait les pirogues lors des crues…
En 1956, pour mes dix ans, cadeau : "retour" brusque en métropole inconnue pour un parcours à inventer…
Des arbrichons menus, des saisons froides, des gens pressés, le fric, les valeurs hors-sol, des conflits…

Pour mes vingt ans, j'ai reçu les vœux d'un ami de là-bas, resté fidèle durant ce temps, accompagnés d'une photo terrifiante…
"Mon" manguier gênait l'aménagement moderne d'un port digne du XXe siècle dans un pays en voie rapide de surdéveloppement sous tutelle économique étasunienne…
Il fallait dégager la rive, un caterpillar l'avait abattu en moins de deux …
On brûlait mes attaches, j'avais cinq ans et lui plus de mille selon les vieux…

Cette photo a accompagné mes innombrables voyages autour de la planète : j'ai baladé mes racines en feu un peu partout, à la recherche vaine d'un monde perdu…

EAUX VIVES

Carole Raymond

"Je suis toujours émerveillée quelque soit l'instant.

Pluie soleil nuit vent.

La forêt m'envoie sa force, je la sens,

les oiseaux m'enthousiasment, les papillons me font virevolter,
les insectes me rendent curieuse.

Je sais pourquoi je ne veux pas quitter cette maison,

juste un cabanon sur le terrain me suffirait...

Quand il pleut,

j'entends couler la ravine,

le bruit d'une eau vive."

Arrive novembre et tu verdis,
comme pour t'accorder à une des quatre saisons...
Dans une floraison lyrique alors tu flamboies,
tu remplis nos yeux de notes colorées
et nos cœurs à l'unisson battent tambour !
Ensemble tes fleurs composent un spectacle sans mesure.
Quand l'instrument du vent te défleurit par intervalles,
tu reviendras alors comme un refrain,
à ton rythme, nous offrir le plus beau des opus.

Au roi de Noël

TOT'AIME

EnfantdeNovembre

Il est *là*, majestueux rayonnant, Totem du royaume bétonné de mon enfance. Sapin multicentenaire, notre gardien, notre père et mère à tous. Il projette ses rayons verdoyants comme un Soleil qu'on peut regarder en face, qui éblouit sans aveugler. Déploie ses nobles branches comme des bras protecteurs qui enlacent nos ternes immeubles et nos peines de cœur, tandis qu'il pleut des épines sur nos rêveries de parking. Il irrigue le quartier de sa superbe. Abrite avec grâce les locataires par-delà les façades austères, sous sa voûte d'épines où l'on côtoie les chauds du bitume et les fleurs de pavé. Il honore de son or vert les amitiés franches et les regards complices. Du haut de sa solitude, il nous observe et nous traverse. Il nous aime, nous réconforte au quotidien, j'imagine qu'il nous écoute, murmure certains de ses mystérieux secrets que nos oreilles encore novices convertissent en acouphènes.

Il est là, intact. Bien que maintes fois menacé de mort par des bureaucrates sectaires, il peut compter sur la coopération des habitants et célèbre la vie, imperturbablement. Pas touche à sa beauté ancestrale ! L'aura qui émane vient de loin.

Haut comme trois pommes de pin, je m'immerge dans le monde fantastique de son large périmètre. M'allonge sur la surface nimbée d'épines. Je flirte avec les fourmis, observe leurs trajectoires en bandes organisées, ascendantes et descendantes. Les vois puiser sans jamais s'épuiser, unies dans une même chorégraphie parfaitement millimétrée. Tout est fluide. Son grand tapis vert et marron deviendra naturellement l'un de nos terrains de jeux favoris. Ne nous couve-t-il pas déjà comme une mère poule ?

J'effleure son écorce dure comme un bouclier, la caresse comme l'a déjà caressée ma main d'enfant. Au même endroit. Il se souvient, peut-être, le géant magnifique. Il reconnaît ma main. Mon empreinte. Mes vibrations. Alors jeune étudiant de passage, j'ai l'impression de retrouver un vieil ami. Un sage, fidèle au lieu. Dernier survivant d'une immense forêt primaire disparue. Premier confident de mes comptines enfantines secrètes, de mes ritournelles intérieures. Je hume la sève débordante. Caresse la terre comme une poudre précieuse que je voudrais lécher, sniffer, pour me sentir traversé par une décharge acidulée de mon enfance allant du bout des papilles jusqu'aux profondeurs sibyllines de mon cœur rabougri d'adulte. Le débougrir.

Terre familière où résonnent les pas d'alors, les voix d'antan, craquelant par endroits, terre de noces joyeuses et de nuits intrigantes, sous laquelle repose l'oiseau de la première fois, symbole de notre rencontre en forme de Pihi mono-aile dépourvu de sa moitié…
En un instant, tous les jeux cessent. Je ramasse une feuille de platane pour soulever le petit corps fragile. Je porte dans ma petite main un être qu'habituellement je ne peux atteindre. Saisir l'insaisissable, comme un rêve tragique. Je sens la tiédeur de son corps à travers l'épaisseur de la feuille dont les nervures se superposent aux lignes de ma main. L'oiseau, l'arbre et moi sommes semblables. Comme le flux sanguin et celui des rivières. Blotti dans ma paume, le moineau qui ne bat que d'une aile est pétrifié. Je le sens trembler. Je dois ressembler à un monstre, à ses yeux ! Avec Sacha, nous resterons ensemble auprès de lui, jusqu'au bout ; mais au bout de quoi ? On redouble de trouvailles, ensemble, pour tenter de guérir l'oiseau et lui rendre sa liberté. Lui fabriquer un nid, lui offrir l'eau et quelques graines offertes par un voisin aimable. Au fond de soi, vouloir qu'il reste, pour l'apprivoiser et s'en faire un ami. Mais la raison nous gagne. Il y a des corbeaux qui, perchés sur les branches, guettent notre rentrée au bercail pour

descendre déguster les restes de nos goûters approvisionnés chez A-Z, l'épicerie du quartier. Et il y a les adultes. Ils sont complices. Complices des corbeaux. Ils ont l'œil, l'air de rien. Il n'est pas question de garder un oiseau à la maison. Seul Franz, l'un des voisins ados, a recueilli une tourterelle en l'enfermant dans une cage. C'est elle qui, chaque matin, nous annonce l'éternel recommencement. Les villages de France ont un coq, nous on a la tourterelle de Franz. Peut-être nous suffit-il juste de croire qu'il pourra de nouveau s'envoler, pour qu'il s'envole ; mais rien d'aussi miraculeux ne se produit. Dans nos petites têtes d'enfants de la télé des années quatre-vingt, l'issue est forcément positive comme dans les happy-end multicolores des dessins animés du mercredi matin, avant que la réalité ne se charge de venir appliquer sa couche de gris sur nos visions psychédéliques. D'heure en heure, il s'affaiblit. En passant, des adultes semblent faire un concours de grimaces, anesthésiant en une ou deux remarques définitives nos espoirs immenses. Certains se montrent un peu plus empathiques, mais guère moins pessimistes. Pour eux, l'affaire est entendue, l'oiseau va crever, ici, dans l'indifférence générale, et alors même qu'on ne sait pas où est sa mère ! Résistant jusqu'au bout, on se charge, avec Sacha, de transmettre nos dernières forces à l'animal qui finit par ne plus bouger du tout. Le moineau est mort… Dans un silence funèbre ponctué de chants d'oiseaux, on creuse un trou au pied du grand Sapin, à l'abri des regards. Ces chants sont-ils en son honneur ? Sont-ils des adieux ? Des cris de douleurs ? Ou des remontrances à notre égard, à nous qui avons échoué ? Sacha et moi nous recueillons devant la petite tombe improvisée, sous la voûte épineuse du grand Totem bienfaiteur qu'il imboise. Quand vient l'heure de rentrer, un mot de soutien parental ne suffit pas à diminuer la sensation de fin du monde qui m'habite et qui fait que je peine à m'accorder à la préoccupation immédiate : le dîner…

Comme les "oiseaux petits et gros" de Pasolini qui dit que pour parler, ils ne gazouillent pas… ils sautillent, je sautille seul, traçant dans le tapis d'épines, du bout de mes semelles déchirées, des petits sillons pour hier et pour demain…

Adossé à son tronc, je chatouille des yeux les microsillons de sa peau rugueuse et douce à la fois. Je parcours ce tronc immense qui s'élève vers le ciel, ainsi voyageant des racines jusqu'à la cime. De l'humus aux étoiles. Je chemine le long de son corps. Certaines branches mènent aux fenêtres de l'immeuble. *Mon* immeuble. Les fenêtres de mon enfance. Celle de la chambre de Marie, que chaque jour d'en bas je guette, rien que pour apercevoir sa silhouette. Ces fenêtres derrière lesquelles d'en haut je fixe, certains soirs, silencieux, les visages mouvants des esprits qui s'insinuent dans les feuillages des autres arbres. Des esprits pour qui ces arbres comptent, et qui content pour eux. Parfois, alors qu'au loin le vent d'hiver fait ricaner les volets comme des harpies, d'obscurs fantômes s'immiscent et se camouflent. Ils s'invitent au premier plan de mon regard que je détourne. Cligner pour les

chasser. Échapper aux points fixes. La musique des feuillages s'invite dans ma chambre ; en me penchant un peu, je pourrais les effleurer…

Je vois *mon* balcon. Je vois mon cheval à bascule sur lequel je peux rester des heures, me balançant de rêve en rêve. Je m'envole, galope dans l'air, slalome entre les arbres. Je vais où je veux. Chaque jour, j'offre au grand Totem, mon spectateur unique, le récit de mes épopées solitaires. Dans la peau d'un Indien de western HLM, pourchassé par des cowboys enragés sortis de ma tête, me voilà bientôt traqué par une intrigante inattendue matant de son balcon un étage plus haut le déroulement de mon joyeux calvaire. Lyly veut elle aussi participer à l'Histoire qui se fait sous ses yeux. S'autoproclame le cow-boy que je fuis, fière de m'avoir déniché. La guerre est déclarée ! Tandis que j'affûte mes flèches, l'ennemie entame les réjouissances… La bataille s'éternise des jours durant jusqu'à ce qu'un élément tiers, illégitime à nos yeux de sales gosses car venant d'une contrée étrangère, celle des adultes, sanctionne les deux camps. Toute hostilité rangée, sous le seul joug de ma mère-arbitre qui veille, alors même qu'aucun des deux protagonistes n'a eu droit à la parole. De cet acte unilatéral, et qu'on estime provocateur, naît un processus de paix entre l'ennemie et moi. Avec Lyly, nous décidons de déplacer la scène de nos joyeuses batailles. Je vais moi-même sur le terrain, m'émancipant du regard des parents. Nous irons guerroyer en bas, hors de la vue des darons de tous bords !

Il est là, majestueux rayonnant, colonne vertébrale de mon arbre intérieur. Ancré dans un humus unique, au cœur de mon écosystème, de ma forêt intime peuplée des arbres chers, des arbres-frères, indéniables frères, mes compagnons de voyage, mes partenaires de travail. Minotaure de mon labyrinthe végétal où l'on rencontre, en se perdant, une noix de coco germée en palmier qui s'épanouit sur ma terrasse au sein d'un printemps *inexorable*, où l'on traverse une mini-forêt de bouleaux du Finistère souples comme le vent et qu'à l'occasion je regarde le soir flirter avec les étoiles. Il y a ici le saule-pleureur, et là le grand chêne joyeux d'une nuit spiritueuse. On voit un Yucca de bonne-aventure, des pins du Portugal calcinés par les incendies ravageurs de l'été 99 et d'entre lesquels jaillit l'éclat solaire de Clara, les superbes cathédrales végétales du Château de Versailles, des arbres morts qui renaissent le dimanche matin sous forme de cabanes aux bois de Ville d'Avray. Un noisetier où je me prends pour un écureuil. En s'immergeant toujours plus profondément, dans le temps de ma forêt, on découvre en haut du *patié*, près d'un puits qui m'intrigue, la grâce d'un tilleul de Bourgogne où m'attend mon parrain vers qui je m'élance à petits pas maladroits encore peu familiers avec le

bitume… Et au bout d'un chemin incertain, il y a toi, perché en haut d'un olivier, toi qui me surprends et t'en amuses, du haut de ton humeur astrale, au cœur du grand bal des monstres pâles…

Le grand Totem, le grand Témoin de nos vies qui se cousent et se décousent, filent et s'effilochent, se rabibochent, tandis que lui, placide, reste le même. Repère pour les revenants de passage comme moi, trop rarement, point d'attache qui rassure, j'aime l'idée qu'il enregistre dans sa mémoire nos émotions, nos intentions - et toute la mémoire du monde. Il vibre en mon noyau accumbens comme peut-être vibre en lui l'amour que je lui porte, l'amour qu'à son ombre, je porte aux êtres chers de mon enfance.

L'ARBRE DE VIE

Maria Ivaldi

Amer, lourd,
Fier bateau
Brisé en mille éclats de voies,
Le temps suit son cours.
Lentement effeuillée
L'humanité délibère
Sous un ciel amnésique.
Cela m'indiffère
Presque...

Éblouie au soleil,
Semblable au tournesol
Jamais calciné,
J'exulte
Dans une joie
Majestueuse,
Sous cet azur hautain
Je danse, me balance.
Échevelée, mais élégante
Je souris et chante.

Heureuse,
Insouciante
Sur cette terrestre balançoire,
Lourde catapulte
Qui s'élance,
J'effleure, presque
La sublime lumière
A nulle autre pareille
D'une source romantique.

Mais, au bord de l'eau
Qui clapote et où restent
Des feuilles sans vie,
Illusoires
Ci-gisent, équilibristes
Le temps des fleurs
Le vent des émois.

Tandis qu'agenouillées, au sol
S'écoulent et pleurent
Les heures
Célestes.

Et moi
Solidement enracinée
Aux cieux cristallins,
J'enlace de tout mon amour
Et si tendrement
Mon magnifique arbre de vie.

LE POMMIER

Rémy Verneuil

Journal poésique
2020 - 12 - 06 / 115 - 904
.°°°

Je suis le Pommier, pas n'importe lequel.
Je suis celui qui est en train de parler
mais encore faut-il, sans chercher querelle
- vous savez assez ne pas vous en priver - ,

encore faut-il être écouté et bien compris,
n'est-c' pas? Alors, l'oreille de l'esprit tendez
un peu. Le seuil, déjà vous avez franchi :
advienne que pourra, mal ou bon gré.

Comme elles roulent mes jolies pommes
rouges et jaunes, marbrées et chinées,
dans la pente douce de l'enclos des hommes
qui nous protège, nous membres du Verger.

Et elles ramassent mes pommes suaves,
ces mains ingénues et amusées,
ces mains fripées et durcies de ceux qui savent.
Mais quoi déjà le rend tabou et sacré

ce verger dont on laisse pousser les branches
à loisir, à volonté, en volupté?
Juste permis de ramasser le dimanche,
fruits et bois morts naturellement tombés.

Mais pourquoi? Ah oui, cela me revient.
Notre beau verger autrefois rasé
pour faire du feu et quelques biens
et une série de morts à s'en perpétuer.

Ah, des morts par meurtres, par accidents,
par condamnations et autres faits guerriers,
mais à l'arme blanche ou à l'outil tranchant.
Malédiction, tu étais bel et bien née!

Comme elles poussent mes jolies ramures,
à s'épaissir, à s'enchevêtrer,
jusqu'à atteindre le sol et, c'est sûr,
me faire à grosse pomme ressembler.

Et ils occupent mes ramures fébriles,
tous ces oiseaux et loriots écervelées,
et même Sieur Serpent s'y faufile
en recherche de crédules nichées.

Puis du domaine, il y eut cette charmante,
par boutures et plans passionnée,
en esprits et élémentaires savante,
qui, elle-même, se mit à replanter

ce verger. Et l'hécatombe prit fin.
Des pépins et noyaux des fruits consommés
renaquit vie et paisible destin
des esprits de Nature et d'Humanité.

L'enclos prit le nom d'Enclos de Jeanneton,
du nom de la salvatrice bien inspirée.
Et depuis des siècles, les générations,
la Règle ont religieusement respectée.

Comme ils s'aiment sous ma jolie verdeur,
les amants, les amoureux, dans la chambrée,
en ébats, oubliant de l'extérieur
les platitudes et médiocrités.

Et le temps passe sous ma verdeur forte
en soupirs et gémissements d'aimés.
Jours, semaines, mois sans feuilles mortes
ni givre ni tourmente : rien qu'été.

Je suis le Pommier, pas n'importe lequel.
On me dit de merveilleuse lignée,
de celle qui donna à certaines belles,
ces fruits des mythologies enfiévrées.

Ô Aeglé, Ô Idunn et autres gardiennes
pourvoyeuses de savoir d'éternité,
avec tous les respects qui conviennent,
je n'ai cure d'être à vous rattaché

quand je vois sous mes limbes et mes rameaux,
tout l'amour dispensé et partagé
dans les chuchotements, les doux mots,
les caresses et autres jambes levées…

Comme l'ardeur faiblit dans mon glorieux ventre,
on s'y endort parfois pour se réveiller
en s'étonnant d'un lit de trèfle, diantre!
Mais retrouve-t-on son identité?

Et on ressort de mon ventre alcôve
à quatre pattes sous la feuillée,
lapins effarouchés qui se sauvent
de ce qui venait de les sauver.

Je suis le Pommier, celui qui côtoie
le Poirier, le Pêcher et le Figuier.
Chacun a ses vertus et ses lois,
ses féeries et ses outrancialités.

Vous qui me comprenez, n'ayez crainte
d'aimer en mon hospitalité
et au réveil d'être dans la complainte
de la blanche queue touffue, moustache au nez.

Sachez qu'il n'en va pas de la punition,
non!, mais d'une simple distorsion enjouée,
l'Esprit de Nature à l'imagination
fertile et maligne aimant des tours vous jouer.

Comme ils sautillent face à ce fâcheux mur
et se font la courte échelle pour s'élever
et cherchent le trou de la serrure,
les curieux, de l'autre côté cantonnés.

Et ils s'émoustillent face au fameux mur
d'un crac de brindille, d'un frémi de feuillée,
et quand leur excitation est par trop mûre,
dans un glory hole vont la dilapider.

Mais, vous, lapins de votre propre rêve,
afin de vous en désensorceler,
revenez sous l'enchantement de ma sève
et tapez du pied, dansez et lapinez !

'...Toujours, – je vous atteste, ô bois aimés du ciel ! –
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,
Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère ! ..."

Victor Hugo, "Aux arbres"

L'ARBRE DE L'OUBLI *

Sophie Lucide

On évoque les livres comme on se souvient des arbres qui leur ont donné vie. On en conserve une flagrance, un souvenir se crée quand on tourne les pages comme on effleure un tronc. Une caresse dont on ne pourrait s'affranchir sans y perdre un copeau de son humanité.

Lire rend-il aux arbres la place au cœur même de nos vies, par ce simple contact ?

Et demander à l'arbre d'engloutir nos plus beaux souvenirs par la nécessité de ne plus souffrir à leur évocation. C'est ce que les esclaves, sur le point d'embarquer, demandaient à leur arbre. Puisqu'on abolissait leur vie, alors il fallait aussi en finir avec les souvenirs. Ce serait trop douloureux de se rappeler que le bonheur existe. Pas pour eux. C'en était fini et ils le savaient. Ils ne voulaient plus s'accrocher au faible filament d'espoir puisqu'on les transformait en bête de somme. Ce terrible est bouleversant de lucidité. Crime contre l'humanité qu'on confie à un arbre qui finira par ployer sous le poids des secrets. Il donnera des fruits étranges, défendus d'évoquer, coulant l'héroïne dans son fatal combat. Passée à la postérité, élue chanson du siècle, strange fruit ** par Billie Holiday, coupe le souffle en hashtag.

La mémoire est tenace. Elle saute des générations et se fixe au hasard, ou par nécessité. L'esclavage demeure, on ne veut pas le voir. On préfère le porter sous la bannière des marques qu'on arbore avec une fierté imbécile.

Parce que dans mon arbre perso, je recense ce rameau, j'y suis sensible physiquement. Je pourrais conserver dans mon corps des marques indélébiles de cette ignominie. Ma colère y puise une énergie stérile, à l'image de la jeune fille du livre.

L'arbre de l'oubli cache la forêt de nos lamentations.

RÉVEIL !

** L'arbre de l'oubli de Nancy Huston (éd. Acte Sud)*

*** Strange fruit* : https://www.youtube.com/watch?v=-DGY9HvChXk

L'ARBRE ET L'OURS

Lénaïg LBK

(c) Alexander Kukushkine - Dreamstime - Extrait

Un décor déserté,
Un acteur disparu !
Mais que s'est-il passé ?
Le spectacle n'est plus :

L'ours se frottait au tronc
De l'arbre foisonnant
A la belle saison,
Dans le tableau d'avant.

Notre arbre est dépouillé
Noir sur neige en tapis
Comme un chat tout mouillé
Seul sans son ours ami

Notre vue incomplète
De saisir nous empêche

L'activité secrète
Ni où elle se crèche !

Arbre et ours en dormance
Partons donc en plongée
Pas de mort ni souffrance
La vie s'est protégée

Au fond de sa caverne
Écoutilles fermées
L'ours est là qui hiberne
Sur feuilles récoltées

Invisible merveille
Souterraine magie
L'arbre s'est mis en veille
Interne stratégie

Replié dans sa bulle
En lui-même il travaille
Racines et cellules
Et répare ses failles.

LE RETOUR

Emmanuelle Ménard

Je reviendrai
parmi les roses
dans le frisson de l'été

Le corps plein d'eau
la gorge salée
d'avoir trop bu les rêves

Écoute les herbes
Et mange de l'âme
Repose ton cœur
sous le soleil

Je reviendrai
bleue comme Vénus
sagement voilée
de feuilles de thé

Écoute encore
les sons secrets
Ceux qui ont fait
la grande Histoire

Je reviendrai
sans un aller
aux pieds divins
de tous les arbres.

Photos

Ligneux : Claire Borde (gravure)
Tutoyer le vent : Jean Diharsce
Tant qu'il y aura des arbres : Sophie Lucide
Les caroubiers : Souad Hajri
Mon Arbre : Henri-Pierre Rodriguez
Il avait mille ans : Bernard Guy
L'arbre de vie : Maria Ivaldi
Distribution, Cœur de bûcheron, Un passage se crée... : Tof'

Photomontages

Cinq arbres défunts : Kaloup
Couverture, Tot'aime : Tof'
Le Pommier : Rémy Verneuil

Dessins

Au cœur des arbres : Lætitia Berlioz
L'arbre et l'ours : Alexander Kukushkine *(Dreamstime)*

Rédac' cœur : Tof'

LAT Édition 2021